

le Fulminante. Vous aimez un héritier qui ne vous aime pas, et qui aime une jeune fille qui vous gêne.

La comtesse secoua la tête.

Le Fulminante reprit :

— De mon côté j'aime la jeune fille qui vous gêne, et la jeune fille est fiancée de celui que vous aimez. Nous pouvons traiter à conditions égales.

— Soit ! dit la comtesse.

Et en elle-même elle se demanda :

— Et Madejo !

Le Fulminante reprit :

— Vous vouliez la mort de cette jeune fille ; laissez-la vivre et je vous donnerai Armand.

— Faut-il être franche ? demanda la comtesse.

— On y gagne avec moi.

— Et bien, vous faites mauvais marché.

— Parce que ?

— Parce que Fernande est condamnée. Elle est anémique et elle mourra dans l'année.

— Si vous en doutez, consultez un médecin.

— Serait-elle déjà empoisonnée ?

— Je vous jure que non.

Puis avec une franchise si bien jouée que le Fulminante y fût pris, elle s'écria :

— Tenez, prenons confiance l'un à l'autre. Qu'importe l'or, quand on est déjà riche et que l'on a une grande passion. Pourquoi ferais-je périr votre Fernande du moment où elle serait à vous ? Pour avoir sa part d'héritage ? Eh ! dès aujourd'hui, capitaine, je vous garantis cette part et je suis prête à signer l'engagement que les chefs de ma nation me forceraient bien à tenir, si j'y manquais.

— Madame, dit le Fulminante, je me ferais justice moi-même,

— Comme moi, dit-elle, si vous manquiez aux choses de notre marché. Je reprends. Quel motif encore me pousserait à vouloir la mort de Fernande ? Sa passion pour son cousin ? Vous épousant ou étant en vos mains je n'ai plus de raison pour la craindre. Pesez bien ce que je vous dis-là et vous verrez que si avant l'année Fernande est morte, ce sera d'anémie ; les médecins en feront foi. S'il déclaraient par hasard que l'ombre d'une trace de poison eût été dans son corps, vous pourriez vous venger de moi ; votre coup de poignard serait bien donné. Mais je suis tranquille. Il est clair pour vous maintenant que je ne veux plus la mort de l'enfant. Le jour où vous l'enterrez je vous dois sa part d'héritage, ce jour-là seulement. Donc l'intérêt, un intérêt de beaucoup de millions me pousse à la laisser vivre.

Le Fulminante creusa cette idée, n'y trouva rien qui ne sonnât clair et franc et il finit par accepter le marché ; il dit à la comtesse :

Nous allons rédiger les clauses de ce traité et les signer si vous voulez.

— Soit ! dit-elle. Retournez près d'Armand. Je vais préparer le contrat.

— Ayant chacun notre copie, dit Fulminante, si vous manquez aux conventions, lorsque je me serai vengé, je pourrai montrer aux vôtres que c'était mon droit. Vous de même contre moi.

— Mon cher capitaine, dit-elle avec un sourire charmant, il n'y aura pas de querelles de vous à moi. Tout au contraire. Il vous serait difficile de réussir auprès de Fernande ; ma sœur vous y aidera. Elle est femme ! Elle est habile. Comptez sur elle. Elle saura mieux que personne vous faciliter votre tâche et elle vous donnera les moyens de réussir.

— Il n'y en a qu'un ! dit le Fulminante.

— Lequel ?

— C'est qu'Armand passe pour mort. Aussi le fusillerais-je pour la forme, dans quelques jours, et cette enfant se sentirait seule au monde.

— Et moi, je vous prie de faire annoncer dans un journal la mort de Fernande. De la sorte, en mettant ce

journal sous les yeux d'Armand, on arrivera à le désespérer d'abord, puis à le consoler ensuite ; notre moyen est bon. Mais, qu'allez-vous lui dire ?

— Je ne le reverrai pas. Il y a, je vous l'avoue, tant de franchise dans ses allures, il m'est si sympathique que je me sens faiblir devant lui et j'évite sa rencontre. Il est fâcheux qu'il se trouve comme un obstacle sur mon chemin. Au revoir, comtesse.

— Un instant ! dit-elle. Et Madejo !

— C'est moi ! dit le Fulminante simplement.

Il ôta son masque.

— Mais, l'autre nuit..., j'ai vu un autre visage.

— De même que je vois aujourd'hui en vous une autre femme que cette nuit-là. Je suis grimé même sous le masque, dans certaines expéditions, où je prévois, soit bataille, soit trahison. Aujourd'hui je vous tiens ici comme otage pour ma sécurité. Je puis donc vous répéter que Madejo, c'est moi.

Et il prit congé de la comtesse ; dix minutes plus tard, il partait suivi de la Zinzinetta. Cascarillo allait trouver Armand.

Le vieux bandit s'inclina profondément devant le jeune homme et lui dit :

— Excellence, je suis Cascarillo, capitaine des *malvivants* qui garde cette grotte. Je suis envoyé par le Fulminante qui vient prendre une décision d'autant plus rapide à votre égard, qu'un télégramme le rappelle à Naples. Il m'a chargé de vous dire qu'il allait pour faire vérifier vos assertions qu'en attendant vous seriez prisonnier et qu'il aviserait lorsqu'il saurait à quoi s'en tenir sur toutes choses. Il m'a surtout recommandé de vous avertir qu'il protégerait votre fiancée, très menacée et que vous auriez été impuissant à sauver.

Puis, tout à coup :

— Ah ! j'oubliais. La Zinzinetta, qui est devenue la fiancée du chef, lequel en est passionnément amoureux, mais amoureux fou, la Zinzinetta vous laisse sa chambre. Elle recommande de ménager son mobilier.

Le front d'Armand s'était d'abord assombri ; mais il se dérida un peu. Le Fulminante amoureux de la Zinzinetta ne pouvait avoir des vues sur Fernande.

— Puis-je voir M. Lenoël, mon oncle ? demanda-t-il.

— Oui, Excellence.

— Conduisez-moi près de lui.

— Pas moi, si vous permettez. Je suis mal avec lui. Il m'attribue la trahison de la Zinzinetta le délaissant pour le chef.

Armand sourit.

Cascarillo appela :

— Eleonora ! Eleonora ! ici petite !

La comtesse accourut non sans trouble.

— Excellence, dit Cascarillo avec un beau sang-froid, je vous présente ma fille. Elle a pour service ici, d'être la femme de chambre des prisonnières.

Cascarillo était inimitable quand il disait ces choses-là et naturel surtout. Armand eût bien ri, n'étaient ses inquiétudes.

— Eleonora ! dit le capitaine, conduis le signor auprès de son oncle.

— Venez ! dit la comtesse.

Et comme en sortant de la chambre, on tombait dans une demi-obscureté, la jeune femme prit en tressaillant la main d'Armand pour le guider ; elle eut cette force de résister à la tentation de presser cette main ; elle se domina. Armand, tout préoccupé qu'il fût avait remarqué cette fille qu'on lui présentait comme l'enfant d'un brigand ; il était prisonnier et les regards de cette femme lui annonçaient de la sympathie ; il fut comme tout captif qui dans sa prison trouve quelqu'un ayant commiseration pour lui. Il résolut de cultiver cette naissante amitié.

— Signora, dit-il, vous êtes bien jeune, bien jolie et bien charmante pour vivre dans ce repaire.